

## COURT CIRCUIT

Marcel Duchamp a inauguré l'idée que l'appropriation d'un objet de production industrielle équivalait à un acte de création. En dehors de toute considération sur les motivations de Duchamp, ce geste a autorisé sa répétition sans limites depuis son acte, conséquence déterminante pour tout l'art contemporain.

Par un geste magistral, le tas de briques, l'arrangement de quelques pavés, les compressions d'épaves de voitures même, accédaient à un titre de noblesse: oeuvre d'art! Avec une arrogance calculée afin d'échapper aux ricanements outragés, les faiseurs de ces gestes royaux proclamaient que l'art était mort. **En tous cas, ils se sont consacrés à la production de textes écrits pour distraire l'attention de ceux qui pouvaient encore vouloir se référer à la notion d'oeuvre d'art, cherchant et réussissant à classer ces gêneurs dans une vaste catégorie qu'ils disaient "dépassée" et, finalement, faute de dominer entièrement l'attention des foules, "ringarde".**

La conséquence de cette appropriation est qu'elle élimine la main de l'artiste et substitue un simple choix, essentiellement un geste poétique, à l'acte majeur de la création. **Avec le bannissement de cet effort personnel, effort qui s'effectue dans les sueurs froides, accompagné de la quasi-probabilité de son échec, donc forcément de l'humiliation potentielle qui est toujours là en tandem, comme un fantôme ineffaçable, l'homme qui s'appelle "artiste" se trouve libéré.** N'existe plus que son orgueil, assisté, si possible, par la plus grande quantité d'argent imaginable pour assurer la réalité de son existence d'"artiste".

L'exemple frappant entre tous est celui des requins et autres animaux conservés dans d'énormes bacs de formol, qui illustrent la capacité inouïe de dépenser de l'argent la manière la plus fantasque pour capter notre attention. Il est impossible de dire qu'un requin est inintéressant. Il est impossible de ne pas être fasciné par une tranche de veau, animal emprisonné et privé de son destin naturel de chose morte. **Nous sommes dans un musée d'histoire naturelle que quelqu'un a osé affubler de son nom propre, utilisant la grandeur de la nature et des sommes astronomiques pour le commun des mortels, afin que nous gardions son nom en mémoire.** Ensemble d'orgueil infantile dévoyé, miroir de notre propre prison.

**De cette personne, de ce qu'elle peut nous dire de son existence et par là, de la notre, il n'y a pas trace.** Il nous a donné à voir, comme le fait un conservateur de musée d'histoire naturelle. **Mais il nous donne ce spectacle sans grandeur, signé de son propre nom, lui qui n'est qu'une personne inconnue comme le voisin de l'étage en-dessous à qui nous n'avons jamais parlé.** Le message reçu concerne surtout sa puissance financière. S'identifier avec les bêtes mortes et/ou captives est la seule malheureuse proposition qu'il nous offre. Son seul réconfort est sa splendeur de riche fabricant. Il s'accroche à son image pour échapper au désespoir qu'il nous révèle.

**Nous nous souvenons de la main, de toutes les belles choses utiles et bonnes qu'elle peut faire.** Mais par ce court circuit, nous sommes privés des créations dont elle est capable et par lesquelles elle nous rappelle que la noblesse d'âme est en nous, et que nous pouvons y accéder. **Si la vie, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, tend à nous décourager de croire que ces miracles peuvent encore avoir lieu, les visiteurs qui attendent infatigablement pour entrer dans les expositions prouvent que l'espérance refuse de s'éteindre.** C'est dans leur quête que nous devons puiser du courage pour continuer de risquer l'échec pour essayer d'offrir le beau et l'espérance de vivre dans la lumière éclatante d'une sculpture réussie.

Caroline Lee